

Instruments

Deux nouvelles écrites par Olivier ISSAURAT

On peut me retrouver sur mon blog :

<http://internautique.canalblog.com/>

on encore sur mon site : <http://olivier.issaurat.free.fr/>

ou bien m'envoyer un mail à : olivier.issaurat@free.fr

La flûte enchantée

Dans les hauts plateaux, pas très loin de Oued Taga se trouvent les ruines romaines de Timgad. Là vivent quelques populations troglodytes. Les habitations sont reliées entre elles par une galerie creusée dans la roche. Il y fait toujours frais et l'eau qui serpente sous la terre apporte une humidité bienfaisante. Si un jour vous croisez un habitant et que vous lui parlez de sa maison, il dira vivre comme un rat sous la terre. Il priera Allah de lui trouver un endroit digne d'accueillir sa famille. Mais dès que vous aurez tourné les talons, il rira sous cape et remerciera Allah de vous avoir éloigné de ce lieu magnifique. Dans l'une des grottes vit Dihya, un homme d'une vingtaine d'années. Pauvre de lui, il est la risée de tous car il porte un prénom féminin. Sa pauvre mère, que son âme repose en paix, n'avait pas toute sa tête. Malheureusement, la Khamisa, une autre femme nommée ainsi à cause de son pouvoir de divination, avait prédit une fille. Aussi, à la naissance de l'enfant, la mère ne voulut rien entendre et appela son garçon Dihya. Dihya ne supporte pas le monde, aussi il est (est-il) devenu berger et vit une grande partie de l'année avec son troupeau. On le trouve souvent, tout près de l'Oued El Madher, assis sur la margelle d'une mare connue de lui seul. L'eau qui arrive ici, vient du plus profond de la terre. Elle est limpide et d'une pureté parfaite. Dihya peut rester des heures à contempler les ridules provoquées par la résurgence. Mais ce n'est pas le cas aujourd'hui. Abrité sous un olivier centenaire, il est occupé à sculpter un bout de bois. Il a la passion des flûtes depuis tout petit. Pour une fois, il a la chance de tenir en main un solide morceau de roseau en forme de y qui devrait émettre une douce mélodie doublée de la note à l'octave.

Le soleil vient juste de passer sous la barre des Aurès quand il en a terminé. Il fait des essais, affine la taille des sifflets, agrandi les orifices qui ne prennent pas assez d'air, puis satisfait, il fait une pause. Le clapotis de l'eau berce son esprit et l'emporte dans une langueur onirique dont il ne faut rien rapporter ici. Un rêve est une histoire d'amour en compagnie de Morphée qui ne regarde personne. Le soleil en a profité pour faire le tour de la Terre et pointe déjà son œil sur le vilayet. Le temple Numide est encore baigné d'une blancheur inhabituelle qui disparaît très vite pour le restant de la journée. Les chèvres se sont dispersées dans les contreforts, elles recherchent les baies d'arbousiers dont elles sont friandes. Dihya connaît ces dangereux endroits à cause des éboulements fréquents dus à la roche friable qui éclate avec la remontée des températures. Mais pour l'instant, il n'en a que faire. La flûte, déposée sur la margelle, accapare ses pensées. Quelle mélodie va-t-il jouer sur son instrument ? Il faut un chant mélodieux, mais qui se conjugue parfaitement avec la partie du contre-chant à l'octave. Après mure réflexion, il opte pour une improvisation au gré du moment. Un hymne à la fraîcheur qui émane de la vallée ; aux rayons solaires naissants qui enrobent l'onde d'un reflet soyeux. Aux premières notes, une douce brise se lève, elle dépose ce qu'il faut de chaleur pour détendre le bois du roseau. Les oiseaux ont cessé leurs piailllements matinaux en l'honneur du jour. La délicate musique ne porte pas très loin, elle se confie aux abords du petit bassin de terre dans lequel s'égayé le ruissellement de l'eau. Dihya est tellement absorbé par le jeu des notes et des trilles qui virevoltent qu'il n'a pas noté la présence d'une mārīd à la beauté saisissante. Peut-être ne savez-vous pas ce qu'est une mārīd ? Pour en rencontrer une, il faut avoir l'habitude de côtoyer les Hauts Plateaux algériens. Elles sont attirées par l'eau vive lorsqu'elle

offre un chatolement hypnotique. Souvent, elles s'y baignent vêtue d'un voile aussi transparent qu'une larme de joie. Mais gardez à l'esprit de ne pas les confondre avec les Rokh qui aiment à les singer. Nue, la mārid s'est installée sur la margelle qui borde l'eau. Ses longs cheveux recouvrent pudiquement sa poitrine pour finir en cascade sur son pubis. En découvrant la jeune fille, Dihya laisse échapper sa flûte et pousse un petit cri de surprise. « T'ai-je donc effrayé, petit berger ? Ainsi tu aurais peur d'une frêle enfant posée là à tes côtés dans l'unique but d'entendre la belle mélodie qui ensorcelle son esprit... » Dihya ne sait que dire, il reste bouche bée, les yeux écarquillées donnant à son visage l'air d'un parfait imbécile. « Puisque je t'ai dérangé dans ton activité, je me retire... » et voilà que la belle disparaît dans un bruissement aérien emportant dans sa suite la petite brise agréable qui s'était levée. Le berger saute d'un coup sur ses pieds, veut reculer, bute dans le muret et tombe à la renverse. Sa tête heurte le sol, une lumière éblouissante inonde sa rétine. Le pauvre homme se relève, frotte ses yeux croyant qu'en procédant ainsi sa perception du monde sera meilleure. La flûte est toujours sur la margelle, il pense avoir été victime d'un mirage. Un agréable mirage, mais un mirage tout de même. Il se rappelle qu'il a un troupeau de chèvres dont il a la charge et le voilà parti d'un bon pas en direction de la barre rocheuse. Les bêtes s'y gavent tranquillement en fouillant les maquis à la recherche des précieux arbousiers.

Ce n'est qu'au soir, autour d'un feu de camp, que Dihya récupère sa flûte, abandonnée sur la margelle. Il rit de lui-même et de son illusion. Il a fini son maigre repas constitué d'un pain Batbout cuit à la poêle et d'un morceau de fromage et il s'apprête à jouer. Il hésite un instant, jette un coup d'œil rapide aux alentours, et joue quelques notes. Rien n'est apparu. Il est rassuré, mais aussi un peu déçu. Il aurait tellement voulu que ce ne fût pas un rêve. « Le chant de ta flûte est bien court aujourd'hui ! » Il sursaute, bascule en arrière et tombe de son banc de pierre, accroché à sa flûte qu'il se refuse à lâcher de peur qu'elle ne se brise. « Est-ce que toutes les filles produisent cet effet sur toi, ou bien suis-je la seule ? » Le berger ne pense pas même à répondre, subjuguée par la beauté de la mārid. Elle s'approche de lui, il tend le bras afin qu'elle l'aide à se relever. C'est là son idée première. Mais au lieu de cela, il reçoit le plus doux des baisers et peut goûter aux lèvres salines de l'ondine, puis ils s'enlacent longuement. Leurs ébats terminés, la belle quémande un nouveau chant. A la note finale, elle fait promettre au berger de ne révéler à personne sa présence. Juste avant de disparaître, elle ajoute « Jamais il ne faudra jouer devant autre que moi si tu ne veux semer la discorde. »

Les jours passent rythmés par le chant mélodieux de la flûte et les tendres enlacements de l'ondine. Malheureusement, il arrive parfois que les bergers aient d'autres occupations que les ondines. Il doit redescendre le troupeau au village, il n'a déjà que trop tardé. Les mārid n'ont qu'un défaut, elles n'aiment pas qu'on les prive de leur joie. Aussi disparaît-elle sans un mot. Le berger contrit finit par se mettre en route. Il rassemble son troupeau et le voici parti, traversant les Hauts Plateaux. Il rencontre en chemin Fahim, un autre berger. Il porte ce prénom car dès la naissance on l'a dit intelligent et perspicace. « Tu as la mine inquiète, et tu sembles soucieux, veux-tu me faire part de la tristesse qui habite ton esprit ? » Dihya le remercie de sa sollicitude, mais préfère garder pour lui ses soucis. En compagnie du berger, ils font un bout de chemin puis s'installent sur un caillou et partagent leur maigre repas. « Tu as là une magnifique flûte, en ferais-tu profiter mes oreilles ? » Fahim s'excuse, prétexte que le soleil est bien bas et qu'il faut partir. Les deux bergers se saluent et chacun suit un chemin différent. A la nuit tombée, Dihya ne pense qu'à son ondine et se dit que pour se racheter, il doit composer une mélodie magnifique qu'il lui jouera dès son retour. Il répète à loisir jusqu'à ce que satisfait de sa prestation, il s'endorme. Fahim, pas si bête, a deviné que le berger lui cache un secret, aussi, en marchant plus haut dans la roche, a-t-il suivi le joueur de flûte. Il a l'intention de voler le précieux instrument avec lequel il compte bien gagner quelques dinars à la fête. Une fête importante, car elle couronnera le mariage d'un riche marchand dans la bourgade de Timgad.

Lorsque Dihya ouvre les yeux, la première chose qu'il remarque, c'est que sa flûte a disparu. Il fouille autour du câprier où il a établi son campement. Soulève même le takakat dans lequel il s'enroule pour passer la nuit. Il n'a guère le temps de poursuivre ses recherches plus longuement et

décide de remettre cela à plus tard car il doit arriver au village avant le coucher du soleil. Durant tout le chemin, son esprit est accaparé par la disparition énigmatique de l'instrument. Il ne voit qu'une possibilité, il s'agit d'un mauvais tour de la mārid. Décevoir un djinn porte à conséquence et l'on doit s'attendre à un mauvais tour. Sa grand-mère Fhétia, qu'Allah lui porte chance, a cru pouvoir duper un djinn apparu dans sa cuisine pour lui voler un part des victuailles de la fête sainte. Avec du sable, la vieille femme avait confectionné des cornes de gazelle. Le djinn s'en était gavé, jusqu'à l'outrance - les djinns sont gourmands et font preuve de peu de discernement - mais le soir même, fâché par la supercherie, il avait soufflé une tempête infernale arrachant la moitié du Sahara pour le déposer sur les convives et les malheureux invités avaient mangé plus de sable qu'un fennec dans son désert. Dans la pierraille, le chemin est long car le temps lui-même s'attarde au creux de la rocaille. La montagne s'amuse de notre marcheur malheureux et seulement apparaît les abords de Timgad. Tout d'abord Dihya s'étonne de ne pas voir les enfants jouer à cache-cache dans les remblais. Mais il sait qu'on prépare un mariage important et que tous participent. Pas de musique mais un vacarme incessant. Normalement à cette heure, les musiciens ont commencé à enchanter le village, passant dans chaque maison pour gagner leur aumône. Il reconnaît, simplement vêtu d'un caleçon, le couvreur. Il poursuit une jeune fille robe retroussée. Et derrière, nu comme ver, le pépé la canne à la main, court comme un dératé. Plus loin, Dihya devine comme un enchevêtrement de corps. Il pense de suite à un carnage. Le voici que s'élance, parcourt une cinquantaine de mètres, et s'arrête net. Point de carnage, mais des hommes et des femmes en pleine débauche. Il écarquille les yeux, puis regarde autour de lui. Des hommes dans des postures scabreuses, et les femmes ne sont pas en reste. Sur l'estrade, il distingue une créature qui gesticule à tous crins, parfois entamant une sorte de danse folle, le corps pris de brusques soubresauts. Elle tient dans la main un objet qu'elle agite en tous sens. « Ma flûte ! » s'écrie Dihya en passant près d'un groupe qui ne semble pas remarquer sa présence. Il interpelle Khamis, dont le nom signifie cinquième fils. « Regarde mon ami, voici celui qui a dérobé ma flûte ! » Khamis passe son chemin, il n'a qu'un unique désir, ôter ses vêtements pour se plonger dans cette orgie gigantesque. Les mariés eux-mêmes ont oublié qu'ils devaient se donner l'un à l'autre, pour se donner à tous et à toutes sans retenue. Le frère couche avec la sœur, le père avec la fille et la mère avec le fils, tous emportés par cette bacchanale endiablée. Dihya tente de raisonner les villageois, mais ses paroles ne sont pas entendues, pire, tous l'ignorent ostensiblement comme s'il n'était guère plus qu'un courant d'air. C'est alors que retombe doucement la folie qui s'est emparé des habitants de Timgad. Chacun regarde son voisin, ami ou parent, effaré par les actes qu'il vient de commettre. Tous cherchent un restant de vêtement, un bout d'étoffe, une branche pour couvrir leur nudité. Et soudain, les yeux s'emplissent de haine. La foule s'agite, puis se jette dans une course folle. Dihya, sent sa dernière heure arrivée, il se trouve en bas de l'estrade. Il veut monter pour fuir par l'arrière de la scène. Impossible, le plancher est hors d'atteinte. Affolé, il se recroqueville sur le sol avant d'être piétiné, lacéré ou déchiqueté. Mais contre toute attente, une fois la foule arrivée à sa hauteur, elle se scinde en deux groupes. N'ayant que faire du pauvre berger, les premiers se jettent dans les escaliers latéraux, ne visant que le joueur de flûte. Fahim jette l'instrument et tente d'échapper au lynchage. Dihya essaye encore une fois de raisonner les hommes et les femmes, il interpelle ceux qui passent à sa hauteur, mais rien n'y fait. Quelques minutes plus tard, il ne reste sur l'estrade que la flûte abandonnée au milieu de la poussière et de quelques sandales arrachées aux pieds des forcenés. Le brouhaha s'est éloigné, le pauvre Fahim est poussé malgré lui en direction du précipice dans lequel il est jeté vivant.

Le lendemain matin, dès l'aube, Dihya est sur le sentier qui le ramène vers l'Oued El Madher. Il ne pense plus qu'à retrouver son olivier et la quiétude bienfaisante que lui apporte le bruissement de l'eau en s'échappant du ventre de la terre. Avec lui, il a sa flûte. Il sait ce qui lui reste à faire. Il marche vite, ne s'arrête même pas à la nuit tombée. Il avance, ne ressentant ni fatigue, ni soif, ni faim. Au lever du jour, le voici devant la petite mare. Sans attendre, il saisit l'instrument et l'y jette avec la force du désespoir. Il y met aussi toute sa colère, ce qui décuple la puissance du lancer. L'instrument disparaît, s'enfonçant dans la terre tout près de l'eau. Les larmes de Dihya tombent sur le sol, il s'effondre sur la margelle, prend sa tête dans ses bras et maudit le jour qui l'a vu naître.

Le temps a passé. L'été a brûlé la plaine et la saison des pluies, comme chaque année s'est fait attendre. Mais comme chaque année, elle a fini par arriver. Le froid a passé pour laisser place au printemps. Le village a oublié sa folie passée. On a fait poser une stèle au nom du martyr et tous vaquent à leurs occupations habituelles n'osant pas trop porter le regard sur les ventres ronds qui prennent forme sous les tabliers des femmes. Dihya n'a que faire de tout cela, il n'est pas au village, il est avec son troupeau. Assis près du petit bassin, il pense. Un arbrisseau au feuillage inconnu en cette région s'est développé. Dihya, puisant l'eau fraîche et limpide avec sa gourde, arrose la jeune pousse. « Tu en as mis du temps pour venir à moi ! » susurre une douce voix féminine. « Un an que j'attends ta venue. » Dihya se retourne, derrière lui il reconnaît la mārīd, dans ses bras elle porte une enfant tout juste née. « Je te présente Nistrine, nommée ainsi car elle est fleur d'égantier. »

La ville cuivrée

Monsieur Achille est un amateur de musique. Mais pas n'importe laquelle, la musique de l'harmonie municipale que l'on entend depuis le kiosque à musique. Un jour de printemps, il s'installe sur une chaise pour entendre la clique d'un village lointain. Un hélicon, quatre trombones, une douzaine de trompettes, deux gros tubas, quatre fiscorns et sept cors prennent place. Le chef d'orchestre salue les gens sagement assis. Les enfants, comme à leur habitude, courent tout autour en tapant des mains. Pour une fois, le concert commence à l'heure. D'un coup la foule se fige, même le bedeau reste bouche bée et madame Pipelette ferme son clapet. A la fin du concert, monsieur Achille vient féliciter toute la fanfare pour sa très bonne prestation et s'informer du lieu où l'on produit de si bons musiciens. L'un des trombonistes lui explique que dans son village, tout le monde pratique la musique. Monsieur Achille demande précision sur le type d'instruments, est-ce que par hasard on joue aussi de ces objets ridicules avec des cordes ou bien des peaux tendues. Le voici rassuré, seuls les cuivres ont droit de cité. Le tromboniste explique fièrement qu'à la naissance, fille ou garçon, le maire offre personnellement au nom de la commune une trombinette pour entrer au conservatoire.

Le lendemain, monsieur Achille rassemble quelques affaires et fait acheminer le reste par la compagnie des déménageurs associés et prend la route pour ce village idyllique. Il y achète un petit appartement au troisième d'un immeuble façon Haussmann. A peine installé, il remonte la rue principale pour rejoindre l'un des nombreux kiosques où les fanfares se produisent tout au long de la journée. Mais une chose étrange l'intrigue. Des personnages énigmatiques se déplacent. Ils n'ont que des jambes, à partir du mi buste, ils sont affublés d'un tube en cuivre avec des pistons et se déplacent comme des pantins. Par ici, un tuba qui marche, par là un trombone avec une robe. Plus loin quatre personnes se sont regroupées et semblent converser d'embouchure à embouchure. Un plus petit personnage, certainement moins adapté à son armure musicale, se cogne dans un poteau et produit un son de cloche étouffée. Monsieur Achille pense à une coutume locale et oublie très vite ce phénomène lorsque son ouïe est attirée par une petite mélodie lointaine. Elle vient du kiosque municipal. Il ne veut sous aucun prétexte rater la prestation qui s'annonce d'excellente qualité.

Après le concert, il s'offre un cornet de glace suivi d'un petit digestif. La journée est belle, il fait une promenade dans le parc attendant avant de regagner sa demeure. Vers trois heures de l'après-midi, il s'octroie un peu de repos bien mérité. Il est réveillé en sursaut par le son d'un tuba. Il colle son oreille tout contre la cloison, aucun doute possible, il s'agit de la demoiselle qu'il a saluée un peu plus tôt dans les escaliers. Une charmante jeune fille, vêtue d'une robe blanche et coiffée d'un joli galurin de toile légère sur laquelle on a brodé des oisillons. Il a rougi légèrement quand elle lui a souri, sourire qu'il lui a rendu en soulevant son chapeau claque. Il s'en va sonner à la porte voisine. Il est obligé d'insister à cause du volume sonore que fournit le puissant instrument. A la troisième reprise, il s'apprête à tambouriner la porte, lorsqu'elle s'ouvre d'un coup. Il évite de justesse le joli petit bidon de la demoiselle. Que puis-je pour vous, demande la belle d'une voix douce et agréable. Achille explique qu'il est l'heure de la sieste et voudrait une accalmie de quelques heures. La jeune fille lui explique que sa demande est impossible à satisfaire puisque par arrêté municipal, les heures

de pratique obligatoire tombent en même temps que la sieste. Dépité, monsieur Achille retourne chez lui méditer sur ledit arrêté municipal. Il convient que pour obtenir de telles prestations dans les villages environnants, la pratique est un mal nécessaire. Il file à la pharmacie acheter de boules de cire pour se les enfourner dans le conduit auditif. A la quatrième boule fourrée avec vigueur dans l'oreille, il renonce estimant le procédé inopérant. Deux heures du matin et toujours ce maudit tuba dont les pistons s'obstinent à distribuer des notes approximatives et des dièses à la pelle là où la note juste est attendue. Le voici en robe de chambre et pantoufles à rabats, sonnant à nouveau à la porte de la voisine. En vain. Au premier coup de poing dans la direction de la porte, la demoiselle ouvre et évite de justesse un coup en pleine figure. Monsieur Achille, passe par l'entrée principale du logis, traverse le salon et pénètre dans la pièce réservée à la pratique du tuba. Il s'empare de l'engin supposé musical et l'emporte d'un bon pas. Une fois sur le palier, il effectue un demi-tour à la façon militaire, retourne le tuba et fourre la tête de la jeune "virtuose " dedans poussant sur le cul de l'instrument jusqu'à ce que le pavillon descende jusqu'à mi buste.